

Isabelle Bovary Isabelle Huppert est l'interprète idéale d'un grand film inspiré par Flaubert

LE MONDE | 03.04.1991 à 00h00

MADAME BOVARY de Claude Chabrol Le jour se lève sur la campagne normande. Un gamin guette la carriole de l'officier de santé qu'il doit conduire à la ferme du père Rouault, qui s'est cassé une jambe. Lorsque la carriole arrive dans la cour de la ferme cossue où le personnel, déjà, s'active, on aperçoit, sur le pas de la porte, une forme blanche. La caméra s'en approche. Une jeune fille en robe claire attend et, tout de suite, on la reconnaît. Gustave Flaubert avait donné à Emma Rouault des cheveux noirs et des yeux bruns. Isabelle Huppert est rousse, avec des yeux couleur d'aigue-marine. Pourtant, et pour la première fois au cinéma, éclipsant les actrices qui déjà ont tenu le rôle, c'est bien elle, Emma, la fille du riche fermier. Elle attend, avec un air d'ennui. Sous le front obstiné, le regard se perd dans le vague, esquivant la réalité prosaïque de la ferme, du remuement, des soins à donner. Oui, c'est Emma, celle qui va attendre et rêver toute sa vie, sans jamais être satisfaite. Celle qui va se vivre en héroïne romantique, sachant très bien qu'elle ne l'est pas. Celle qui refuse d'accepter la médiocrité de son entourage, jusqu'au jour où, perdue, ruinée, elle sera obligée d'affronter une réalité insupportable.

Pendant plus de deux heures, de la ferme du père Rouault (Jean-Claude Bouillaud, plus vrai que nature) au lit d'agonie, Claude Chabrol montre Emma telle que Flaubert l'a " vue ", ressentie au fond de lui-même et créée dans son roman. Sans lyrisme. Le lyrisme, tout autant que le romantisme, est l'erreur à ne pas commettre pour adapter ce livre. Pendant plus de deux heures, Chabrol mène son récit par séquences parfois très courtes, parfois longues, avec des " respirations ", sur un rythme qui correspond _ le montage est d'une extrême rigueur _ à la phrase, à la construction narrative flaubertiennes. Pendant plus de deux heures, il provoque aussi bien chez le spectateur que chez les spectatrices une identification à la seule Emma devenue l'épouse vite déçue de Charles Bovary (on admire comment, ayant supprimé le premier chapitre du roman, Claude Chabrol a su glisser le nom bredouillé, " charbovari " dans la rencontre à la ferme), Emma, la bourgeoise de petite province frustrée dans ses ambitions, figure même de cette insatisfaction qui frappe tous les amateurs d'absolu, de passion amoureuse. Le film de Chabrol est à la fois le portrait fidèle de ce personnage " en creux " dans la société de son temps, et une étude du " bovarysme ", tel qu'il fut révélé par Flaubert.

Une double mise en scène

La transposition au cinéma de Madame Bovary met forcément en état d'alerte les gardiens farouches de l'orthodoxie littéraire et les cinéphiles qui craignent l'académisme d'une nouvelle " qualité française ". Chabrol connaît bien son monde. Il a magistralement désamorcé la bombe de faux débat dans le long entretien recueilli par Pierre-Marc de Biasi _ spécialiste de Flaubert _ pour Autour d'Emma, le livre du film (1). Cet entretien, Un scénario sous influence, témoigne non seulement d'une belle humilité chez le cinéaste, mais encore d'une parfaite adéquation de sa vision à la substance littéraire du roman.

D'où cette composition des plans où sont saisies, à travers le jeu distancé et la voix blanche d'Isabelle Huppert, les impressions d'Emma, enfermée dans ses rêves, alors que la mise en scène objective s'exerce sur les autres protagonistes, tels qu'ils sont et non comme elle les voit.

Isabelle Huppert est bien, pour cela, l'actrice idéale. Elle sait qu'Emma n'est pas très intelligente, mais possède une énergie farouche dans ses fantasmes, ses désirs, ses insatisfactions. Alors, elle se place en retrait, pour embellir la réalité prosaïque filmée autour d'elle. La noce campagnarde, le bal au château des Vaubessard nous arrivent filtrés par la sensibilité et le regard d'Emma. Il suffit que la caméra la quitte un peu pour que les choses apparaissent différentes. Prenons la séquence des comices agricoles. Rodolphe Boulanger, le hobereau, fait sa cour à Emma dans l'escalier de l'hôtel de ville, où leur arrivent des bribes du discours et de la cérémonie sur la place. Il est, à ce moment-là, telle qu'elle le veut : un dandy sorti d'un livre et prononçant les paroles qu'elle a besoin d'entendre. Si Emma rejoint alors son rêve, Rodolphe joue un rôle et Christophe Malavoy, qui a le physique et la voix du séducteur espéré, est démystifié par la vision de Chabrol.

Avec Rodolphe, puis avec Léon, Emma se déchaîne, emportée par la passion, capable de toutes les imprudences. Mais ses partenaires sont incapables de la suivre. Superbes sont les moments du film où Emma semble se réveiller, où Isabelle Huppert manifeste son énergie contre Mme Bovary mère, contre Lheureux l'usurier, contre l'opinion publique, où elle pratique l'adultère comme une guerre de conquête, plie Léon à ses caprices, porte des toilettes coûteuses à la dernière mode de Paris, s'exhibe, maquillée, dans les rues de Yonville. Superbe cette sortie du rêve devant la menace de saisie, les masques tombés de Lheureux, Rodolphe, Léon. Et cette course d'un lieu à l'autre, de la femme en robe noire qui perd son précieux châle de cachemire et déboule dans la réserve de la pharmacie, subjuguant Justin, dont elle sait qu'il l'adore en secret, pour qu'il la laisse puiser, à pleines mains, dans le bocal d'arsenic. Inoubliable Emma. Inoubliable Isabelle.

L'expression moderne du bovarysme

Mais Flaubert-Chabrol-Huppert, c'est déjà une longue histoire. La nouvelle vague était férue de littérature balzacienne. Chabrol, très vite, a fait le lien avec Flaubert. En 1959, les Bonnes Femmes, sur un scénario de Paul Gegauff, mais une idée de lui, est son premier essai dans cette ligne. Quatre vendeuses de magasin engluées dans une vie médiocre et vouées à des destinées médiocres. Quatre esquisses de la Bovary, dont la plus affirmée est Clotilde Joano, la " romantique " qui, à poursuivre son rêve dérisoire, se fait assassiner dans un bois par le prince charmant motocycliste. Ce style flaubertien, dans le cinéma de l'époque, fut contesté et carrément refusé. Plus tard, Chabrol, contempteur de la bourgeoisie, réalisa des études de moeurs balzaciennes mais où pointait, parfois, à travers Stéphane Audran, la tentation du portrait de femme à la Flaubert.

En 1978, Chabrol tourne pour la première fois avec Isabelle Huppert, et c'est Violette Nozière. A l'écran, l'héroïne têtue, repliée sur elle-même, rêve son existence, s'évade d'un milieu médiocre et va jusqu'au crime pour en sortir. Mais cette Bovary des années 30 trouve l'arredemption en prison. Dix ans plus tard, Chabrol retrouve Isabelle Huppert pour Une affaire de femmes, histoire transposée d'une Normande pauvre qui, pour changer sa vie, pratique des avortements sous l'Occupation et tombe victime des lois du gouvernement de Vichy. Le rêve de Marie Latour, la faiseuse d'anges, était de devenir cantatrice. Elle s'est " réveillée " pour aller mourir sur la guillotine. Dans ces deux films avec Isabelle Huppert, Chabrol a concilié l'étude de moeurs balzacienne et l'expression moderne du bovarysme. Il ne lui restait plus qu'à remonter à la source.

Madame Bovary de Chabrol est le dernier volet d'une tétralogie dont les Bonnes Femmes constituait le prologue. Violette et Marie rejoignent Emma. Le cinéaste a parfaitement compris ce qu'il peut y avoir de balzacien dans le réalisme de Flaubert _ la ferme, le cabinet médical, la saignée, l'opération du pied-bot et la gangrène d'Hippolyte, l'argent, les structures d'un ordre social _ et il a manifesté son amour, son respect pour l'écrivain en utilisant, à intervalles réguliers, par priorité sur l'image lorsqu'elle risque d'être " insuffisante ", des extraits du texte de Flaubert, lus d'une façon distanciée par François Périer. C'est admirable.

Chabrol aime Emma, c'est sûr. Mais il n'aime pas ses hommes. Ni Rodolphe ni Léon (Lucas Belvaux) ne sont flattés. Quant à Charles, il est un peu trop poussé par Jean-François Balmer vers la caricature, plus Bouvard et Pécuchet que Bovary. Chabrol a davantage d'indulgence pour cette baderne d'Homais, dont Jean Yanne trace une composition remarquable. Flaubert ne préférerait-il pas, lui aussi, à tous les autres personnages cette Bovary qui lui coûta tant de peine et d'efforts et dont la mort affreuse le bouleversa tellement qu'il " en dégueula dans son pot de chambre ", écrira-t-il ? Lorsqu'on voit, sur l'écran, Isabelle Huppert se tordre, livide, et les vomissements d'encre noire sur sa langue desséchée, on a envie de vomir la société qui a manipulé et tué cette femme.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/archives/article/1991/04/03/isabelle-bovary-isabelle-huppert-est-l-interprete-ideale-d-un-grand-film-inspire-par-flaubert_4163697_1819218.html#Z0YAK7EtK1B8XLKa.99